



le Sanctuaire

Laurine Roux





le Sanctuaire

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-215-8

Dépôt légal : août 2020

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

le Sanctuaire

Laurine Roux



*Si le monde n'est qu'un récit,
qui d'autre que le témoin peut lui donner vie ?*

CORMAC MCCARTHY,
LE GRAND PASSAGE, TRILOGIE DES CONFINS,
TRADUCTION DE FRANÇOIS HIRSCH & PATRICIA SCHAEFFER

Au petit peuple de Walden junior.

PAPA SECOUE LE JERRICAN. Un fond d'essence cogne contre l'acier dans un bruit désolant. Papa jure. Il n'a aucune envie de s'y coller. Pourtant va falloir descendre dans les vallées, dégoter une ou deux carcasses de voiture à siphonner. Une histoire de quelques jours. Avant de partir, il distribue les postes. June : ministre de l'Énergie (gérer le tas de bûches), moi : ministre des Armées (chasse et entretien des couteaux). J'en conçois une grande fierté. Pour rien au monde je ne voudrais être destituée, alors je m'applique. Beaucoup. Maman : ministre de la Culture et de l'Éducation. Et quand on se dispute : à la Justice.

Dans l'attente du retour de Papa, notre petit gouvernement administre le Sanctuaire.

Chaque matin je me lève à l'aube, quand les brumes de la vallée trempent le pied des montagnes. La veille, Maman a allongé le fond de soupe laissé sur le poêle ; j'en remplis une gourde, puis me barbouille le visage de cendres et

décroche mon arc. Avant de sortir, je pose un baiser sur son front. Des notes d'amande et de reine-des-prés s'échappent de ses cheveux. Elle murmure *Mon amour, mon cabri...* Les mots planent, enrubannés de songes. June s'étire. J'alimente le feu pour qu'elle n'ait pas à se lever tout de suite.

Autour de la maison le sol crépite, piégé par le givre. Il va falloir continuer à couvert ; les aiguilles des conifères étoufferont mes pas. Je pénètre l'épaisse forêt à l'aveuglette. Pour m'habituer à l'obscurité, je fais la souche, toute droite, très attentive. Un vacarme minuscule colonise la nuit. En me concentrant je suis capable d'entendre la succion d'une larve qui mâchonne le bois. Plus bas, le torrent hoquette sans couvrir tout à fait le sifflement d'un merle. Je me contracte, bloque ma respiration : effacé le souffle, annulée la distance. Je peux deviner dans quel arbre l'oiseau est perché, sur quelle branche. Inutile de le tuer, je vais passer par le nord, simplement l'éviter.

J'ouvre très grand mes yeux, me faufile dans l'ombre, à droite, à gauche, entre les troncs, le plus vite possible, allez, allez. Bientôt, la barre rocheuse est gravie. En amont la forêt se clairsème, grignotée par les pierriers. Parfois un pin joue les fantassins, jaillit des éboulis. Je grimpe dans le plus proche, observe les alentours. L'aube lessive l'horizon. Cin-

quante mètres plus bas, une forme brunâtre. L'animal doit faire soixante centimètres au garrot, la croupe blanche. Pas encore de bois ; huit mois tout au plus. Pourtant un beau chevrillard déjà. Par chance le vent vient du sud, l'approche n'en sera que plus facile.

Je me laisse couler le long du tronc, rampe jusqu'en lisière de forêt, serpent qui glisse, surtout ne pas alerter le reste de la harde ; ils sont peut-être à l'abri. Je ferme les yeux, attends. Hormis les mâchoires qui broient les touffes d'herbe, il n'y a aucun bruit.

Un solitaire. Gloria !

Je continue, me camoufle derrière une souche, plaque ma bouche contre le pin, extirpe lentement une flèche de mon carquois. Je les fabrique moi-même. Papa m'a appris à choisir le bois – églantier, cornouiller ou prunier sauvage –, à le couper, plutôt en hiver pour éviter qu'il ne se fende au séchage, à l'écorcer, le redresser à la chaleur. Les fûts doivent être les plus solides et droits possible. J'aime ça. Raboter jusqu'à ce que la flèche passe dans le calibre percé dans un os. Huit millimètres de diamètre pour les longues, sept pour les courtes. J'aime graisser les fagots afin que le bois conserve sa blondeur. Et par-dessus tout j'aime fabriquer mes pointes. Il suffirait de prélever un éclat de pierre, mais ce serait passer à côté du meilleur ; fureter aux abords de

la mine, désosser une scie, un vieux couteau et travailler la matière jusqu'à obtenir l'extrémité la plus affûtée. Au fil des rapines, Papa nous a équipés. Cisaille à tôle, tenailles, étau; de quoi faire du bon travail. Je passe un temps infini dans l'apprentis à couper, marteler sous le regard fier de Papa. Gloria!

En saisissant l'arc, je vacille. À peine, mais cela suffit. Le chevrillard lève la tête. Je ferme les yeux, cesse de respirer. Papa m'a appris *Pierre, tu es une pierre*. Alors je répète *Pierre, je suis une pierre*. Une fois, deux fois, trois fois. À la dixième, je relève les paupières. L'animal broute de nouveau.

Plus de place pour l'erreur: relâcher les épaules, la tête dans l'axe de la cible; détendre les doigts, fluides, tout en pointant le bras, muscles en extension. L'index, le majeur et l'annulaire: sur la corde. Elle se tend, chatouille ma narine. Sa vibration gagne mes joues, la pulpe de mes lèvres, se propage dans ma bouche. Je salive, déploie mon dos en omoplates de chauve-souris. Mes yeux demeurent vissés à la proie. Je peux patienter de longues minutes comme ça, à jouir de cette maîtrise de moi. Quand l'animal se trouve dans l'axe idéal, je lâche la corde – décharge électrique. Mon esprit se projette en bloc avec la flèche,

l'air chauffe, brûle, très vite c'est l'impact : peau qui résiste, fléchit, cède, chaleur humide du métal qui pénètre la chair. Surtout, maintenir la position : la bête n'est pas morte. Un cerf peut courir deux kilomètres une flèche en plein cœur.

J'ai visé les poumons. La bête doit mourir sur-le-champ. C'est ce que Papa m'a appris. Sa leçon reste cuisante. Le jour de mes six ans, il m'avait offert un arc. Mon premier. On était partis l'essayer dans les pierriers. J'avais repéré un lièvre. Deux secondes plus tard, l'animal se débattait, une flèche dans la cuisse. J'étais douée ! Fallait me voir sauter de joie, *Je vais te dérouiller ! Je vais te dérouiller !* D'un revers de main, Papa m'avait fait valser. *Tu veux ôter la vie d'une bête ? Prends-la du premier coup.* Et il m'avait forcée à dépecer le lapin encore vivant. Plus jamais je n'ai raté ma cible. Si je ne le sens pas, je laisse échapper l'animal.

Le chevreuil titube, s'affaisse sur ses pattes avant puis s'écroule. Trop hautes, les touffes d'herbe m'empêchent de doubler d'un tir dans la tête. Il faut l'achever au contact. Je me lève et me dirige droit sur lui.

J'honore ta présence

J'honore ton flair

J'honore ton sang

Puis le coup de lame à travers la jugulaire. Pour éviter d'attirer les charognards, il faut l'éviscérer rapidement. Les

organes au sol forment une fleur nauséabonde. Les mouches commencent à s'agglutiner : je recouvre les viscères de pierres, charge la dépouille sur mon dos et entame la descente. Le corps du chevreuil est encore tiède ; merci, la bête, de me réchauffer dans le froid.

Arrivée à la cabane, je me dirige aussitôt vers l'appentis. June se joint à moi, nous attachons le chevreuil par les pattes arrière. Les gestes ont été tant de fois répétés qu'ils nous sont devenus presque machinaux. Planter le couteau – odeur de fer toujours plus forte à mesure que l'on s'enfonce dans le muscle –, décoller la peau, et les allers-retours de la scie pour séparer la carcasse en deux. Ensuite, c'est comme défaire un puzzle, explique June. Il suffit de découper au bon endroit, un os, un ligament, et les quartiers se détachent. J'aime lorsque les heures passées à aiguïser les lames prennent leur sens, quand ma sœur se réjouit, *On entre comme dans du beurre*.

À midi, on arrache la langue et on coupe la tête en deux. Maman nous rejoint pour le salage. Elle a apporté la caisse de sel. Sur l'établi, nous frottons les morceaux avec vigueur. Le rouge sombre et humide de la viande se paillette de cristaux, Maman murmure *La constellation du chevreuil*, se ravise immédiatement, *Ça prendra une vingtaine*

de jours, puis s'affaire à entreposer les quartiers dans le saloir. Nous avons fini le stock de sel, il faudra retourner en chercher. Maman nous fait venir jusqu'à elle, dépose un baiser sur notre front. Elle presse si fort que cela fait mal.



Le ragoût d'épinards mijote sur le poêle ; plutôt un bouillon à la surface duquel surnagent des feuilles molles. Une odeur fade envahit la cabane. De la buée couvre les vitres, June l'essuie nerveusement. *De la lumière, bon Dieu, on a besoin de lumière.*

Après le repas nous nous installons sur la pailleasse, près de l'âtre. À chaque rapine, Papa essaie de rapporter un livre ou deux. Maman les a tous rassemblés sur une étagère qu'elle appelle la Grande Bibliothèque d'Alexandra. Elle parcourt du doigt leurs dos jaunis, les caresse sans parvenir à se décider. Tant de mondes miniatures... Autant de contrées restées intactes après la catastrophe, de villes peuplées d'enfants qui courent les pigeons voleurs de goûter, de maisons où les vieillards trompent leur solitude en déposant des miettes sur le rebord des fenêtres, de mois de novembre où l'on guette impatiemment le passage des